

telle sorte qu'elles puissent gagner leur pain. Que toutes les jeunes filles riches ou pauvres travaillent. Qu'elles acquièrent de bonne heure l'indépendance de caractère, l'habitude de penser et d'agir seules. Ce sera là pendant toute leur vie leur plus sûre protection, la meilleure garantie de leur bonheur. Ne pas faire cela, dans les conditions de la vie moderne, c'est vouer non seulement les femmes, mais toute la race à l'infériorité.

Cela dit, une autre et une grave question se pose : Que faire de nos jeunes gens ?

Si les petits emplois sont occupés par les jeunes filles, il ne peut être question d'y mettre les jeunes gens pour faire concurrence à leurs sœurs. L'idée de les voir travailler aux côtés les uns des autres est agréable, mais des raisons d'un ordre élevé s'y opposent absolument.

Ces jeunes filles qui gagnent ainsi leur pain, quelle sera leur destinée ? Doivent elles rester toujours servantes d'une maître quelconque ? Non. Cet état cessera pour elles le jour où elles deviendront épouses. Il importe donc peu, en général, que le salaire de la jeune fille soit élevé, pourvu qu'il suffise à ses besoins.

Donnez à un jeune homme le même emploi avec le même traitement, et l'on peut dire que c'est un homme perdu. L'avenir se ferme devant lui, il est en face d'un mur inexorable. Car ce n'est pas un emploi temporaire qu'il accepte, c'est une carrière qu'il embrasse, et c'est pour toute la vie ; toute une vie de pauvreté, ce qui est pénible ; toute une vie de dépendance, ce qui est dégradant.

Une mère qui ne cherche pas à inspirer à son fils des résolutions énergiques, est coupable ; celle qui cherche à le retenir auprès d'elle au moyen de quelque petit emploi, dégrade son enfant. Elle aura plus tard à subir ses reproches, même ceux que, par piété filiale, il n'osera pas exprimer en paroles. Ce sera sa punition pour avoir mal compris son devoir.

C'est bien lorsqu'il s'agit de son fils que le devoir d'une mère devient sublime. Son amour lui fera dompter la faiblesse maternelle. Elle étudiera avec soin les goûts et les aptitudes de son enfant. Elle lui choisira, ou plutôt

elle lui aidera dans le choix d'une carrière virile et indépendante, où, le temps de l'apprentissage et de la préparation terminée, le jeune homme ne sera aux gages de personne, mais le maître absolu de sa destinée. Carrière où par son intelligence, son caractère et sa conduite, il pourra s'enrichir et enrichir son pays. Et cette excellente mère ne manquera jamais de stimuler son fils, de le pousser plus avant dans la voie qu'il s'est choisie ; elle lui apprendra ainsi dès ses premières années à ne pas craindre les séparations, les distances, les hardiesses, pour devenir une force militante, un conquérant industriel.

S'il était possible d'inspirer ces idées à toutes les mères canadiennes, que nous changerions vite la face de notre pays ! Nos ressources augmenteraient bientôt au centuple, car la seule plaie qui nous affaiblit sérieusement, le défaut de production industrielle, serait alors fermée.

Avoir une mission, c'est beau. Tenir un flambeau, c'est superbe. Mais comment pourrions-nous jamais le tenir haut et ferme ce flambeau, si nous ne savons pas acquérir la force et l'autorité que donne l'indépendance, c'est-à-dire la prospérité matérielle, la richesse ! Croître par l'industrie ! Tel doit être notre but, telle notre œuvre à tous, ouvrières et ouvriers.

ERROL BOUCHETTE.

~~~~~

Bravo, l'Université Laval ! L'accueil qu'elle vient de faire à M. Croiset, professeur à la Sorbonne, a été tout ce que nous avons toujours eu le droit d'attendre d'elle envers des Français et des conférenciers distingués. La salle des promotions, richement décorée de palmes et de feuillages verts, présentait un imposant coup-d'œil. Et la foule intelligente et sérieuse, qui remplissait ses murs, a doublement joui de la parole savante de M. Croiset et de sa présence dans un édifice dont la destination est de jouer un rôle parmi nos gloires nationales. L'Université Laval est le décors qui convient aux dissertations littéraires et scientifiques ; nous sommes heureux de constater qu'elle l'a enfin compris.

## Le Ping-Pong

SAVEZ-VOUS ce que c'est que ce jeu nouveau qui s'appelle Le Ping-Pong, et qui fait fureur en ce moment comme toutes les nouveautés ?

C'est le lawn-tennis dans un salon, tout simplement.

Le "Ping-Pong" est un mot bizarre qui ne vient ni du cafre, ni du chinois : il imite simplement le bruit que font les raquettes en frappant sur les balles en celluloid. Car, on n'use plus, dans ce jeu en raccourci, des lourdes balles rembourrées des jardins. Tout est réduit, menu, menu, aux proportions d'une table de salle à manger. Un étroit filet au milieu de la table sépare les deux camps, tracés à la craie ou à l'aide de fils tendus ; et, hormis cette réduction générale, les règles du jeu sont exactement les mêmes que celles du lawn-tennis : jeter la balle par delà le filet, dans le camp de l'adversaire qui, à son tour, essaye de la renvoyer dans le vôtre. Le joueur idéal est celui qui, jamais, ne fait tomber la balle hors de la table. Mais comme il est rare ! Il paraît que dans les salons anglais surtout où le "ping-pong" est en vogue, la grande joie de ce jeu nouveau consiste dans le tumulte que provoque, à travers l'assistance, la fuite bondissante et rebondissante du léger projectile. Ce sont des cris, des recherches rapides, des dames qui se lèvent brusquement, des gentlemen qui fouillent sous les meubles, et on court à quatre pattes, on déchire les genoux de son pantalon, on se redresse les cheveux en désordre, mais c'est la mode, et comme on s'amuse ! Quelquefois deux jeunes gens empressés courent ensemble après la balle, se querellent sous une table ; d'autres fois, on fait tomber un objet fragile qui se brise avec fracas. Peu importe ! Le sport est chose sacrée, et il est de bon ton, pour toute femme qui reçoit, de sacrifier, à chaque partie, quelque potiche de valeur !

C'est ça le "ping-pong", si vous ne le trouvez pas amusant, c'est que vous n'avez vraiment pas de goût.

HENRIETTE.

~~~~~

Qu'est-ce que le souvenir des hommes ? Une heure de travail pour un marbrier.

ALPHONSE KARR.